

Gabriel ou la quête du père

Daniel Castillo Durante, *La Passion des nomades*, roman, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », Montréal, 2006, 227 p.

Yvan G. Lepage

Number 137, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41081ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

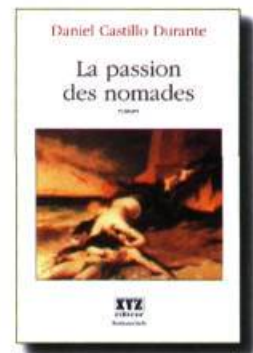
[Explore this journal](#)

Cite this review

Lepage, Y. G. (2007). Review of [Gabriel ou la quête du père / Daniel Castillo Durante, *La Passion des nomades*, roman, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », Montréal, 2006, 227 p.] *Liaison*, (137), 66–66.

Gabriel ou la quête du père

YVAN G. LEPAGE



LES PREMIÈRES PAGES de *La Passion des nomades*, imprimées en italique, racontent les derniers moments de la vie du consul argentin, Juan Carlos Olmos, grand séducteur, abattu au Québec de trois balles dans le dos. Ce rapport, rédigé par un diplomate, est destiné au fils de la victime, Gabriel. Et comme celui-ci le note d'entrée de jeu, avec la lucidité impitoyable qui le caractérise, cette « description pour le moins étrange » est l'œuvre d'un « diplomate qui [confond] roman policier avec rapport nécrologique » (p. 10). Ce rapport, peu conventionnel, va déclencher une enquête qui cache en fait une quête de plus en plus fébrile, peut-être parce qu'elle recoupe justement pour un fils la quête fondamentale, celle du père.

Le précédent roman de Daniel Castillo Durante, *Les Foires du Pacifique* (Vents d'Ouest, 1998), foncièrement baroque, mettait l'accent sur l'exploitation des femmes par Marco, un fils de famille jeté dans la vie et entraîné, faute d'amarres, par ses seuls désirs sexuels, doublés d'un besoin viscéral de séduire.

Gabriel ressemble sur plus d'un plan à ce Marco, ne serait-ce que parce qu'il est, lui aussi, toujours en chasse, en digne fils de son coureur de père; un père qu'il déteste de surcroît, pour les avoir abandonnés, sa mère et lui, trop occupé qu'il était à voltiger de femme en femme, au gré des déplacements que lui imposait sa vie de diplomate, nomade par essence.

C'est donc strictement par devoir, et non par amour filial, que notre héros, passif par nature et singulièrement immature, part sur les traces de son père. Comme la vie de Juan Carlos, l'enquête de Gabriel passe par le monde des femmes et par l'irrésistible besoin de les séduire, avec tout le cynisme que justifie la déchéance sociale qu'il a volontairement recherchée, comme pour mieux se venger de l'abandon paternel dont il a souffert. Ce cynisme s'incarne moins dans un style de vie — celui de la bohème — que dans un langage, à la fois caustique et subversif, toujours en porte-à-faux par rapport à une réalité trop subtile pour pouvoir être acceptée. La conversation téléphonique qui suit l'ouverture du roman fournit un bon exemple de ce contraste entre la gravité de la situation — l'annonce par les services consulaires d'Ottawa de l'assassinat du père — et les répliques du fils, volontairement décalées et un tantinet surréalistes.

Ce cynisme cache bien sûr une vive sensibilité, que Gabriel a appris à faire taire. La mort brutale d'un père, à la fois méprisé et désiré, réveille cette sensibilité, Gabriel éprouvant subitement le besoin de savoir ce qui est arrivé à son père, afin de pouvoir faire son deuil. Il a jusque-là végété dans la médiocrité d'un pays « en faillite », l'Argentine, mais

voilà que, tel Hamlet sortant de sa léthargie, il prend dans un sursaut d'énergie la décision de partir pour Montréal.

Les sept chapitres suivants racontent, avec force digressions, les péripéties extravagantes d'une enquête au fil très lâche, en faisant habilement alterner les points de vue de Gabriel et d'Ana Stein, maîtresse trahie du consul. Ainsi, marchant sur les traces de son père, Gabriel tombe amoureux d'Ana et parvient, à force d'insistance, à la convaincre de l'épouser. Il n'a plus alors qu'à mourir à son tour sous les balles d'Ana, à l'endroit même où son père a été assassiné quelques mois plus tôt. La destinée du fils coïncide ainsi avec celle du père, ce que symbolise parfaitement la reprise, à la fin de l'Épilogue, des mots mêmes qui avaient servi à décrire les derniers moments du père, dans le rapport consulaire qui tient lieu de prologue. La belle illustration de la couverture peut sembler énigmatique à prime abord, mais la pertinence de ce tableau mythologique apparaît nettement dès lors que l'on consent à voir dans cette ultime étreinte de Héro et de Léandre, l'union à jamais scellée de deux êtres dans la mort: le père et le fils. *La Passion des nomades* abonde, du reste, en références picturales et culturelles, que l'auteur sème avec une évidente jubilation.

Avec ce second roman, d'une verve toujours aussi intarissable, Daniel Castillo Durante n'en atteint pas moins une forme de dépouillement dans la diégèse qui contraste avec l'exubérance du premier. L'art romanesque est ici mieux maîtrisé, les personnages mieux dessinés et plus convaincants. La langue, toujours aussi riche et inventive — ainsi qu'en témoignent nombre de jeux de mots et de métaphores aussi neuves qu'amusantes et quelques belles descriptions peu banales des villes de Montréal et d'Ottawa — a gagné en vigueur, sans doute parce que le romancier, assagi, a préféré la précision au chatoiement. Plus sûr de ses moyens, l'écrivain en sort grandi, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs.

Le jury du Prix Trillium 2007 est venu confirmer la qualité de cette œuvre en lui décernant le prix du meilleur roman franco-ontarien pour l'année 2006. ■

Daniel Castillo Durante, *La Passion des nomades*, roman, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », Montréal, 2006, 227 p.

Professeur émérite de l'Université d'Ottawa, Yvan G. Lepage est président du comité éditorial de la « Bibliothèque du Nouveau Monde », publiée par les Presses de l'Université de Montréal, et directeur de la collection « Voix retrouvées » aux Éditions David.